

## De son ineffable main gauche

**P**ourquoi *La Joconde*, dont Léonard dans ses voyages ne s'est jamais séparé, fascine-t-elle ? Peut-on avoir une idée virtuelle des couleurs réelles de la si petite toile (77 × 53 cm) ? La plus grande pour un portrait à l'époque (premières années du XVI<sup>e</sup> siècle). Quels mouvements de l'âme se déchainent-ils dans *La Cène* ? D'où vient ce choc physique, de la main au regard, devant les manuscrits, les dessins, les machines, l'ambition de tout savoir chez Léonard ? « La passion Léonard, comprendre & créer » (jusqu'au 24 juin) est une exposition formidable. Formidable par son site, le Réfectoire des Cordeliers, où fut exposé au milieu des livres le corps de Marat (15, rue de L'École-de-Médecine, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement, à Paris). Formidable par la démarche attentive autant que didactique. Formidable par le rythme, en trois stations essentielles, en trois réflexions, en trois haltes. La conception revient à l'association Ars Latina – expositions, éditions –, en collaboration avec le collège des universités de Paris (commissaires : E. de Balanda, A. Uribe Echeverría). Un programme de conférences et de spectacles prolonge l'événement.

Le public des Cordeliers est étonnamment sérieux, silencieux. Des enfants, des étudiants en techniques, des passants ordinaires ne se hâtent jamais devant les dessins, les vidéos, les reproductions,

les maquettes fabriquées en bois verni par un artisan italien : machines de guerre, machines volantes, machines pour aller sous l'eau, toute une érotique de l'aile et de l'engrenage donne en permanence le branle à l'ingéniosité de Léonard. En fait, bien au-delà des oiseaux, des nervures, des secrets du *sfumato* ou de la troublante féminité du Jean de *La Cène*, on est toujours obligé de revenir au dessin. D'y revenir et d'en partir. Le dessin « est une philosophie parce qu'il traite du mouvement des corps dans la promptitude de leurs actions, la philosophie traitant aussi du mouvement ».

### Chronique

#### Culture Francis Marmande

Où encore : « *L'œil, que l'on dit fenêtre de l'âme, est le principal chemin par lequel l'intelligence peut, avec le plus d'abondance de magnificences, considérer les œuvres infinies de la nature.* » Le peintre doit être solitaire. Le peintre se parle à lui-même. De face, on distingue onze types de nez... nez irrégulier, gros au milieu, fin au milieu, etc. Et puis ceci, fait pour les mimes : entre celui qui rit et celui qui pleure, « il n'y a de différence ni aux yeux, ni à la bouche, ni aux joues, mais seulement dans la rigidité

*des sourcils qui se rejoignent chez celui qui pleure et se relèvent chez celui qui rit* ». Tout aux murs s'énonce et s'augmente en textes qui n'imposent rien, ils éclairent, et se déchiffrent sans ce chemin de croix des citations à la mode. Ici simplement affichés, mais chacun prend soin de lire jusqu'au bout, André Chastel et René Huyghe (splendeur de la langue), Rémy Vallojo, Laure Fagnart.

Les dessins de Léonard, toujours nouveaux dont on dirait que toujours le même se poursuit en silence, restituent « de son ineffable main gauche » l'exactitude des faits. « De son ineffable main gauche » : tel est le mot de Luca Pacioli (1445-1517), le compagnon de cœur, d'amour, de recherche à la cour de Ludovic le More à Milan, traducteur de la *Geometria* d'Euclide, auteur de *La Divina Proportione* illustrée par Léonard. Car cette exigeante solitude de la main, de l'œil, de la peinture, ne reste jamais seule dans l'« Europe des savants » qui porte noms d'astronomes, de médecins, de géographes, de mathématiciens, Toscanelli, Erasme, Paracelse et Ramus, tous tendus vers l'inaccessible Parnasse. Au fait, derrière Mona Lisa, tout en bas, que suggère ce paysage sans nom aux remous glaçants de planète interdite ? Ce désir de savoir qui ne sait pas encore. Seule consolation en ce soir de pluie où meurt Christian Delacampagne (1949-2007), philosophe, éclairé, précieux compagnon de pensée. ■